

Prologue

La voiture enchaînait les virages sans le moindre flottement. La traction avant Citroën, sortie deux ans auparavant, était exceptionnellement stable.

La conduite accaparait Jeanne sans pourtant occulter son désespoir latent. À sa solitude à deux, à son amour agonisant, s'ajoutait cet appel de détresse venu la poignarder.

Se griser, vivre l'instant !

Un virage à droite. Elle allait très vite. Sans ralentir, elle calcula sa trajectoire. La voiture passa avec élégance. Devant elle, à cent mètres, le dernier tournant avant la ligne droite. Elle l'avait pris mille fois et allait le couper. Quelqu'un en face ? Un petit, tout petit risque qui l'excita : elle avait vu la route de loin, une voiture cachée serait déjà passée... À moins d'être arrêtée hors de vue.

On avait refait la chaussée. Terminée depuis peu, elle crachait encore des gravillons sur les bas-côtés. Seules les fondations du parapet étaient terminées. La vue était superbe sur la vallée de l'Ance.

La courbe se précipitait à sa rencontre. Elle sourit, tendue et passionnée. Elle tourna le volant. Trop ferme, il tarda à répondre. Sous la force centrifuge, l'automobile dérapa puis bascula dans le vide. Jeanne vit le viaduc

se jeter sur elle. Ultime poussée d'adrénaline, plaisir fugace, elle s'envolait vers l'ailleurs.

La traction tenait remarquablement la route. On la considérait cependant comme sous-vireuse à grande vitesse.

La lettre cachée

Marius Malaguet ne ressentait rien. Jeanne, sa femme, était morte ; et lui, vide. On venait de la porter en terre.

Après les funérailles et les témoignages de sympathie, sincères ou de circonstance, après la collation d'usage, les visiteurs venaient de se disperser. Il était anesthésié, indécis. Sa vie ? Comme avant, nécessairement : la scierie, son travail... En fait : rien, plus personne à aimer...

Marise, la femme de ménage, sa tâche accomplie, était partie. Il l'avait croisée en rentrant après avoir raccompagné Trésor. Son compagnon de guerre, son associé, indéfectible ami, était resté le dernier. Même cette présence l'avait peu réconforté, à peine l'avait-elle touché. Il était perdu, au-delà de la douleur.

Tout le jour, il s'était recroquevillé en lui-même, offrant un visage de pierre, comme lorsqu'il était enfant et qu'on le traitait de bâtard, par habitude. Il était soulagé d'être seul. Il pressentait pourtant le sens désormais écrasant de ce mot.

Il s'arrêta pour contempler la bâtisse baroque qu'il habitait. Un original l'avait construite quatre-vingts ans plus tôt, dans le style italien, avec stucs, corniches et frontons, sans aucun rapport avec le granit sobre des fermes du pays. L'aimait-il ? Elle avait abrité son mentor, un vieux sage, coureur de bois, qui lui avait

appris la dignité. Le Gallu, qu'on disait sorcier, avait succombé seize ans plus tôt à la grippe espagnole. Marius avait hérité de sa maison. Jeanne et lui avaient gardé les trésors accumulés par cet aventurier, en particulier de hautes statues de dieux hindous qui impressionnaient les visiteurs.

Il se tourna vers l'allée bordée de grands frênes qui menait au village. À sa gauche, chantait l'Ance. Les pentes de la vallée, boisées de pins, répandaient une subtile fragrance de résine chaude. La canicule s'atténuait avec le soir. En ce 30 juin 1936, il avait trois bonnes heures de jour devant lui avant de pouvoir sombrer dans le néant du sommeil. Qu'en faire ? Désœuvré, il entra dans la maison. Jeanne et lui la trouvaient trop grande car nul enfant ne leur était venu. Aux yeux des autres, ils semblaient résignés. Illusion : cette damnation s'était enkystée en une douleur sourde qu'ils partageaient sans jamais en parler.

Il erra de pièce en pièce, finit par s'asseoir devant un secrétaire, meuble hors d'âge en merisier patiné dont il aimait la silhouette à la fois élégante et solide. Il le caressa. Il appartenait à Jeanne. S'installer à sa place l'aiderait-il à la retrouver ? Il l'espérait vaguement. Pour l'instant, lui, elle, les autres n'étaient que des silhouettes diffuses.

Il ouvrit l'abattant du dos-d'âne, en soutint le plateau par les tirettes de cuivre, y posa ses mains. Il contenait des papiers qu'il contempla. Nulle indiscretion, désormais, à fouiller les affaires de Jeanne : cette pensée le troubla. Il sortit les documents, les lut. Ils n'étaient pas d'elle. L'un après l'autre, il tira les petits tiroirs étagés, fouillant sans conviction. L'un d'eux s'ouvrait mal. Il voulut le débloquer, le manœuvra de droite et de gauche, sans forcer, pour ne rien casser. Le coin blanc d'un pli apparut en dessous : c'était lui qui coinçait. Un coupe-papier dépassait d'un pot à crayons. Il s'en servit

comme d'un levier, extirpa le tiroir, saisit la lettre et fronça les sourcils. Elle lui était adressée.

Le cachet de la poste datait de quelques jours à peine. La bande gommée, intacte sur une bonne moitié du rabat, évoquait la hâte, la clandestinité. On n'avait pas pris le temps de vérifier sa fermeture. Jeanne n'avait pas résisté à cette enveloppe qui bâillait. Était-ce vraiment une indiscretion ? En tout cas, elle avait lu la lettre. Pourquoi l'avait-elle cachée ? Qu'avait voulu lui épargner Jeanne, qu'avait-elle voulu s'épargner ?

L'enveloppe contenait une feuille pliée en quatre. Il la déplia. L'écriture était ronde, féminine. Il lut :

Comment vous appeler ? Monsieur ? Père ? Papa ?

Je m'appelle Diane. Ma mère va mal, sa famille la dit folle. Mon tuteur, oncle Hyppolite, le beau-frère de ma mère, dit que je suis illégitime. C'est vrai : mon père... pardon, le mari de ma mère a été tué dans la Somme à la mi-août 1918. Je suis née fin mai 1919. On m'avait caché la première de ces dates.

Ma mère gardait ses secrets dans un semainier verrouillé. Il y a quelques jours, elle a oublié la clé sur la serrure. J'ai lu ses papiers et j'ai vu ces dates. Il y avait aussi plusieurs lettres qu'elle vous avait écrites et jamais envoyées. J'ai commencé à lire la première, elle disait que vous étiez mon père ! Je n'ai pas pu poursuivre, je pleurais trop, mais j'ai relevé votre adresse sur les enveloppes...

Lou bastardou, devenu le lieutenant Malaguet, vétéran de quatre années d'horreurs, n'avait pas pleuré depuis trente ans. Assommé par deux chagrins de femmes, il fondit en larmes. Jeanne, qui n'avait pu avoir d'enfant, lui découvrait une fille ; Diane, sa bâtarde, l'appelait au secours. Il sanglota comme un tout-petit, puis se reprit. La douleur de Jeanne serait à jamais son

remords. Quant à Diane, elle accaparait déjà son avenir. Il reprit sa lecture.

... je ne sais plus que faire. Bientôt, une ambulance emmènera ma mère chez les fous et, pour que je ne reste pas toute seule, mon tuteur va me prendre chez lui. Il me fait peur quand il me regarde. Je ne le suivrai pas. Je partirai avant.

Je ne sais plus quoi dire. Je voulais que vous sachiez tout ça. Voilà. Que puis-je mettre comme formule de politesse ? S'il vous plaît, répondez vite à cette lettre que je jette à la boîte comme une bouteille à la mer.

La signature, « Diane », était suivie du nom « Saint-Just », puis d'un point d'interrogation.

Uranie Saint-Just ! Fulgurant, ce nom jaillit de sa mémoire. La fille d'Uranie ! La sienne aussi ? Marius le ressentit de tout son être. Les dates concordaient. Il lui fallait vivre pour quelqu'un, sinon il n'avait plus qu'à disparaître.

Uranie...

Il se souvint. La date, d'abord : le 1^{er} septembre 1918. Il partait en permission et tuait le temps entre deux trains à une terrasse de café lyonnaise. S'était-il assoupi ? Une belle fille blonde, tout de noir vêtue, les yeux emplis de larmes, était soudain apparue devant lui. Une veuve de guerre. Toute jeune. « Il vous ressemblait, avait-elle dit. Lui aussi était lieutenant. » Ému par sa détresse, il l'avait invitée à s'asseoir, lui avait commandé un cognac...

Dès le début des hostilités, Marius Malaguet s'était engagé pour fuir un amour brisé. Jeanne, déjà... Mûri, durci par quarante-huit mois de front, nommé officier au combat, il osait enfin affronter son passé et, pour la première permission en quatre ans, il revenait dans son village natal, Pontempeyrat, dans le Haut-Velay...

Du fond de sa douleur, Uranie lui avait reproché d'être vivant, lui avait demandé des comptes. Il avait

tenté de lui expliquer la guerre : l'acharnement des puissants, le patriotisme imbécile des bien-pensants, l'incurie des chefs et, à l'opposé, la misère des poilus, les charges inutiles, la multitude des morts, la gloire dérisoire chantée par les journaux. Désespérée, révoltée, tragiquement ironique, elle l'avait traité de défaitiste et l'avait incité à désertir. « J'y retournerai, avait-il répondu, dans cinq jours, exactement. » Comme, méprisante, elle s'étonnait, il avait précisé : « Pour mes hommes ! Pour qu'il en meure le moins possible, pour qu'ils survivent. Le front craque, les alliés avancent. La paix arrive enfin. » Elle lui avait demandé avec rancune sa définition de la paix. « C'est boire un café tous les jours à une terrasse de bistrot. Ça veut dire ne plus sortir en hurlant des tranchées pour courir sous les balles. Ça veut dire ne plus sentir l'odeur de charogne des cadavres entre les lignes. » Il avait été dur avec cette femme désespérée. Il n'en pouvait plus d'occulter l'horreur. Accablée par cette vérité écrasante, elle s'était écriée : « Vous reviendrez vainqueur et moi, veuve, je resterai toute seule. Toute seule¹. »

« Toute seule. » Comme lui aujourd'hui. Il regretta sa dureté d'alors. L'orgueil de sa survie, de la survie de ses hommes l'avait fait triomphant. Lucide, certes, mais triomphant. Il avait cependant partagé sa tristesse. « Nous sommes des enfants perdus », avait-il dit... Alors, en révolte contre sa peine, au nom de la vie, Uranie avait triché avec elle-même et avait entraîné chez elle cet homme qui ressemblait à celui qu'elle avait aimé. Libre, il s'était laissé faire. Rien n'est plus contagieux que le désir d'une jolie femme, surtout à vingt-trois ans.

Il en avait quarante et un maintenant, grisonnait aux tempes et s'était épaissi...

1. Voir *Le Bâtard du Bois noir*, L'Archipel, 2008.

Il se souvint des tentures, de la haute chambre, du lit en désordre. Il revit le corps d'Uranie, blanc, presque nacré, ressentit ses chairs fermes, sa vaillance. Entendit sa plainte de femme comblée. Il revécut son amertume lorsque la décrue du plaisir ramena chacun dans son réel. Il l'avait laissée endormie. Dormait-elle ou se cachait-elle derrière ses paupières closes pour le fuir et se fuir ? Orgueil et compassion : avant de refermer doucement la porte de l'appartement, il avait écrit sur un bloc, près de l'entrée, son nom et son secteur militaire... Elle avait dû enquêter pour retrouver son adresse à Pontempeyrat.

Marius se sentit laminé de remords. Cette femme, il l'avait fuie, mais que pouvait-il faire d'autre ? L'écouter. Simplement l'écouter.

Six semaines après leur rencontre, au front, il avait reçu d'elle une lettre ambiguë : « Un soleil va renaître qui m'empêchera de vous oublier », écrivait-elle. Phrase troublante qu'il n'avait pas voulu décoder. Ayant retrouvé Jeanne, il avait réduit cette passade lyonnaise à un moment fugace. Il n'était pas un grand bourgeois, n'appartenait pas au monde d'Uranie. Leurs chemins s'étaient croisés sans converger.

Ce « soleil » renaissant s'était incarné en une fille, sa fille qui, affolée, implorait son aide...

Il aurait dû connaître son existence. Un jour de janvier 1919, dans une rue, à Lyon, il avait reconnu Uranie. Elle avançait vers eux. Sans doute parce qu'il était avec Jeanne, elle ne l'avait pas abordé. Lui n'avait rien dit. Un épais manteau masquait sa silhouette, l'empêchant de comprendre, sur l'instant, qu'elle était enceinte.

La chaleur adoucie de ce soir d'été entraît par la fenêtre ouverte. Assis devant le secrétaire, dans le calme désertique de sa maison, Marius comprit que sa rencontre avec Uranie enceinte n'avait rien d'une coïncidence. Il n'avait

jamais oublié son adresse. Il n'avait aucune raison, ce jour-là, de passer rue de la République. Pourquoi avait-il marqué le pas devant le 18 ? Les boutiques chic, concentrées dans cette artère lyonnaise, n'avaient été qu'une excuse destinée à Jeanne.

Il relut l'appel au secours de la jeune fille, regarda sa montre, chercha une feuille de papier, écrivit un message puis sortit. Il marcha d'un pas vif vers le village, obliqua vers la scierie, cette scierie qui avait été sa vie depuis la guerre, et laissa un mot sur le bureau pour Trésor. Puis il rentra chez lui.

Demain, il prendrait le premier train pour Lyon et irait tout droit au domicile d'Uranie.

Les émotions du jour l'avaient épuisé, pourtant il n'avait pas sommeil. Assis devant sa maison, il contemplant la nuit tombante. Bientôt s'y superposa l'image de Jeanne morte.

À son arrivée sur les lieux, elle était encore au volant, la tête renversée sur le dossier. Un filet de sang barrait son front, suivait le nez et contournait la lèvre supérieure, soulignant son sourire léger. Lors du drame, il n'avait qu'entrevu ce sourire. Dans ce crépuscule, il revenait le hanter. Sa vie brutale de bâtard, la cruauté de sa guerre en avaient fait un homme terriblement lucide. Sur ce visage mort, il lisait la sérénité, presque le bonheur de mourir.

Diane. Sa lettre avait tué Jeanne. Les lambeaux de leur passion d'antan, cet amour d'habitude où ils s'engluaient depuis dix-sept ans avaient volé en éclats devant sa trahison à lui : il avait eu une fille... Il sanglota dans le noir comme un enfant. Il avait trahi la femme de sa vie. Pourtant, sa passade avec Uranie Saint-Just s'était produite à un moment où Jeanne et lui, désespérés, avaient renoncé à leur amour, à cause du

doute planant sur sa bâtardise : il existait de fortes chances qu'ils fussent frère et sœur.

Il était innocent et à jamais coupable. Jeanne aussi. Évidemment, elle avait fait le calcul : Diane avait été conçue avant leurs retrouvailles. Cacher la lettre était une trahison, comme sa paternité imprévue. La douleur de Jeanne, aussi irrationnelle que brutale, avait dû être immense, elle qui souffrait tant d'être stérile.

S'était-elle suicidée ? Non. Non ! Il la connaissait depuis toujours. Ils avaient été élevés ensemble. Simple-ment, elle avait poussé la traction, cette superbe mécanique, à ses limites, jouant avec sa vie, comme lui-même l'avait fait à dix-neuf ans, quand, désespéré de leur mariage impossible, il s'était engagé dans la guerre et avait pris tous les risques... Il comprenait si bien son acte, son mutisme aussi. Elle n'avait rien dit. Lui non plus n'aurait rien dit en d'analogues circonstances. Ce silence avait délabré leur amour et il venait de tuer Jeanne.

Après un temps indéfini, ses paupières s'alourdirent. Il se coucha. Ses pensées se diluèrent en une vision diffuse. Il était debout, ailleurs. Derrière lui, une béance de solitude. Quelque part, une silhouette incertaine hurlait. Damnation ou appel ? Il ne parvenait pas à le savoir. Il peina à s'endormir.

*

Dès l'aube, il sortit dans l'air tonique de l'altitude, quitta l'ombre fraîche des grands frênes pour offrir son visage au soleil levant, agréablement tiède. Son soupir d'aise se brisa sur son deuil resurgi. Jeanne s'était tuée en voiture. Une douleur presque physique le fit chanceler, puis il songea à Diane. Il n'avait pas de fille, ce n'était pas possible. Il avait rêvé cette lettre.

Il rentra à la maison, se précipita vers le secrétaire. Elle était là. Il en fut à la fois bouleversé et soulagé. Il la relut, retrouva le sentiment d'urgence de la veille. Sa montre lui donnait une grande heure avant le train.

Dans l'axe du viaduc, la petite gare de Pontempeyrat surplombait le village. Marius, un sac de voyage en cuir usé à la main, la rejoignit à travers bois. Les insectes s'éveillaient en un bruissement estival. La pente était raide. Il commença à souffler mais s'astreignit à l'effort. Il mangeait trop, devenait gras. Il décida de retrouver une relative minceur pour sa fille. C'était dérisoire, mais il voulait faire bonne figure pour Diane.

Et Uranie ? Il appréhendait leur rencontre, mais ne l'éviterait pas. Il devrait la ménager, l'aider si possible. Était-elle vraiment folle ? Le mot lui faisait peur, mais protéger Diane imposait de protéger sa mère, irremplaçable pour la gamine. Et lui, Marius, saurait-il l'être pour cette jeune inconnue ? Peut-être que rien ne passerait entre eux ! Peut-être qu'elle – ou lui – ne ressentirait rien ! L'angoisse n'était pas son fort. Pourtant elle le submergea. Il ignorait tout du « métier » de père. Bâtard méprisé toute son enfance, il était un vétéran de guerre quand il avait appris que Johannes Alayel, son adjoint au front, était son père.

En avril 1917, pour avoir ridiculisé les gendarmes, sa hiérarchie avait nommé le lieutenant Malaguet à la tête d'une compagnie de bagnards, soupçonnés d'avoir occis leur précédent chef. C'était à l'évidence le sort qu'elle lui souhaitait. Au lieu de s'opposer à ses hommes, Marius s'était appuyé sur eux. Il avait même fait nommer adjudant leur meneur, un nommé Johannes Alayel. De compagnon de combat, il était devenu son ami. Dix-sept mois plus tard, Marius avait appris qu'il était l'amour de jeunesse de sa mère et son géniteur¹.

1. Voir *Le Bâtard du Bois noir*.

Il avait gardé l'ami et refusé le père. Johannes arrivait trop tard... Diane l'accepterait-elle dans ce rôle ? À dix-sept ans, elle était une chrysalide de femme, vulnérable et, si sa mère se perdait, totalement isolée...

Il entendit le train avant de le voir. L'engin déboucha de la tranchée pour s'arrêter avec d'énormes soupirs. Sa locomotive à vapeur semblait souffler après l'effort. Les wagons de troisième classe ferraillaient bruyamment.

Marius monta en seconde. Il avait choisi ce confort pour être tranquille. Calé dans le coin fenêtre du compartiment vide, il guetta le viaduc, la vue sur la scierie, se revit avec Jeanne, devant le même paysage en compagnie du Gallu. De nouveau, il eut mal à l'âme. Jeanne, Diane... De la morte, sa pensée basculait sans cesse vers la vivante. Une impatience inquiète le posséda.

Le train montait en un effort puissant, les montagnes douces, couvertes de sapins ou de pins, se succédaient. Dans les prés, des vaches rousses aux cornes en lyre paissaient placidement. Il commençait à faire chaud. Empoignant la sangle de toile épaisse, Marius déboîta la fenêtre et la fit glisser à l'intérieur de la portière. Une bouffée de fumée tourbillonnante s'engouffra dans le compartiment, apportant l'odeur familière du charbon.

La rumeur géante du convoi se calma après la gare de Saint-Bonnet-le-Château, le point le plus haut de la ligne. Le convoi se laissait ensuite glisser pendant trente kilomètres jusqu'à la vallée de la Loire et Saint-Étienne.

Bouleversé par les événements récents, le voyageur révisait sa vie. Il songea à Marie, sa mère. Servante, ferme illettrée, se saignant aux quatre veines, elle avait fait de lui un homme instruit. Enfant, il avait souffert de sa bâtardise. Elle avait enduré bien davantage – un amour perdu, aggravé d'un terrible doute : son fils était-il de son amoureux ou de son patron qui, l'ayant vue céder à un beau journalier un soir de la Saint-Jean,

s'était permis de la violer quelques jours plus tard. Une brute qui l'avait fait trimer toute sa vie pour un salaire médiocre. Lucas Malvier, le père de Jeanne... Jeanne, l'amie de sa petite enfance, l'amour de sa vie, maintenant couchée sous la terre à l'ombre de l'église sans grâce du village.

Ses yeux le piquèrent, son visage se crispa en un sanglot. Son enfance resurgit en bouffées de malheur. De bonheurs aussi : il se revit marchant avec le Gallu, son mentor, sous les pins aux frondaisons légères qui projetaient sur le sol un puzzle d'ombre et de soleil. Il se revit se baignant clandestinement avec Jeanne dans un creux de l'Ance...

Il regretta l'absence de sa mère, rude mais aimante, sans concession mais présente, attentive, patiente. Elle était loin. Si loin. En juin 1919, Marie était partie pour l'Indochine avec Alayel, son amour retrouvé. Elle y était toujours, vieillissant doucement avec son homme et Eugénie, une petite orpheline qu'ils avaient adoptée.

Après quatre ans de fureur, l'orage s'était assoupi à l'armistice, mais, lors de leur rencontre, c'était toujours une zone morte, parsemée d'obus non explosés qui, parfois, mordaient dans une embardée de fureur, telles des vipères effrayées. Elle avait sept ans à l'époque¹. Elle devait en avoir vingt-quatre, aujourd'hui ; plus qu'Uranie quand il l'avait connue. Il avait eu régulièrement de ses nouvelles. Elle leur écrivait sous la dictée de Marie. Jeanne répondait, lui parfois. Ils n'avaient pas revu ses parents. Eugénie, venue faire des études à Paris, leur avait rendu visite l'année précédente. Marie, Johannes, Eugénie étaient sa seule famille, maintenant que Jeanne était morte...

1. Voir *La Revanche du bâtard*, L'Archipel, 2010.